



**CARLOS
RUIZ
ZAFÓN**

Marina

roman traduit de l'espagnol
par François Maspero

DU MÊME AUTEUR

Le Cimetière des Livres oubliés

L'OMBRE DU VENT, Grasset, 2004 ; Robert Laffont, 2012 ; Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1691.

LE JEU DE L'ANGE, Robert Laffont, 2009 ; Babel n° 1692.

LE PRISONNIER DU CIEL, Robert Laffont, 2012 ; Babel n° 1720.

LE LABYRINTHE DES ESPRITS, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1721.

Cycle de la brume

LE PRINCE DE LA BRUME, Robert Laffont, 2011 ; Babel n° 1735.

LE PALAIS DE MINUIT, Robert Laffont, 2012 ; Babel n° 1739.

LES LUMIÈRES DE SEPTEMBRE, Robert Laffont, 2012 ; Babel n° 1752.

MARINA, Robert Laffont, 2011 ; Babel n° 1556.

LA VILLE DE VAPEUR, Actes Sud, 2021.

Titre original :

Marina

Éditeur original :

Editorial Planeta, Barcelone

© Carlos Ruiz Zafón, 1999

DragonStudios LLC, 2017

© Éditions Robert Laffont, S. A., Paris, 2011
pour la traduction française

Photographie de couverture : © Margie Hurwich / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2021
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-15561-2

CARLOS RUIZ ZAFÓN

MARINA

roman traduit de l'espagnol
par François Maspero

BABEL

Nous ne nous souvenons que de ce qui n'est jamais arrivé, m'a dit un jour Marina. Il aura fallu que s'écoule une éternité pour que je finisse par comprendre le sens de ces mots. Mais mieux vaut commencer par le début, qui, dans cette histoire, se trouve être la fin.

En mai 1980, j'ai disparu du monde pendant une semaine. Sept jours et sept nuits durant, nul n'a su où j'étais. Amis, camarades, professeurs et même la police se sont lancés à la recherche de ce fugitif que déjà certains croyaient mort ou devenu soudain amnésique et perdu dans des rues mal famées.

Une semaine plus tard, un policier en civil a cru me reconnaître : la description du garçon disparu concordait. Le suspect errait dans la gare de France, comme une âme en peine dans une cathédrale de fer et de brume. L'agent s'est approché de moi avec des précautions dignes d'un roman de la Série noire. Il m'a demandé si je m'appelais bien Óscar Draï et si j'étais le garçon disparu de son internat sans laisser de traces. J'ai acquiescé sans desserrer les dents. Je

me souviens du reflet de la voûte de la gare dans ses verres de lunettes.

Nous nous sommes assis sur un banc du quai. Le policier a allumé posément une cigarette. Il l'a laissée se consumer sans la porter à ses lèvres. Il m'a dit qu'il y avait un tas de gens qui m'attendaient pour me poser des questions auxquelles je devais me préparer, afin de leur donner de bonnes réponses. J'ai acquiescé de nouveau. Il m'a regardé dans les yeux, en m'étudiant. « Parfois, a-t-il dit, raconter la vérité n'est pas une bonne idée, Óscar. » Il m'a tendu quelques pièces et m'a demandé de téléphoner au directeur de l'internat. Il a attendu que j'aie terminé, puis m'a donné de l'argent pour un taxi et souhaité bonne chance. Je lui ai demandé comment il savait que je n'allais pas disparaître de nouveau. Il m'a observé longuement. « Seuls disparaissent ceux qui ont un endroit où aller », s'est-il borné à répondre. Il m'a accompagné dans la rue, où il m'a dit adieu sans me questionner davantage. Je l'ai vu s'éloigner dans le Paseo Colón. La fumée de sa cigarette intacte le suivait comme un chien fidèle.

Ce jour-là, le fantôme de Gaudí sculptait dans le ciel de Barcelone des nuages impossibles sur un azur qui blessait les yeux. J'ai pris un taxi pour l'internat où je supposais que m'attendait le peloton d'exécution.

Quatre semaines durant, professeurs et psychologues scolaires m'ont bombardé de questions pour que je leur révèle mon secret. J'ai menti et répondu à chacun ce qu'il voulait entendre ou ce qu'il pouvait accepter. Le temps passant, tous ont fini par faire semblant

d'avoir oublié l'épisode. J'ai suivi leur exemple. Je n'ai jamais dit à personne la vérité sur ce qui s'était passé.

Je ne savais pas alors que, tôt ou tard, l'océan du temps nous rend les souvenirs que nous y avons enfouis. Quinze années après, la mémoire de ce jour m'est revenue. J'ai revu ce garçon errant dans la brume de la gare de France, et le nom de Marina s'est enflammé de nouveau comme une blessure toute fraîche.

Nous avons tous un secret enfermé à double tour dans le tréfonds de notre âme. Voici le mien.

À la fin des années soixante-dix, Barcelone était une fantasmagorie faite d'avenues et de ruelles où l'on pouvait voyager trente ou quarante ans en arrière rien qu'en franchissant le seuil d'un immeuble ou d'un café. Temps et mémoire, histoire et fiction se mélangeaient dans cette ville ensorcelée, comme des couleurs d'aquarelle sous la pluie. C'est là que, lointain écho de rues qui aujourd'hui n'existent plus, des cathédrales et des édifices échappés de légendes ont formé le décor de cette histoire.

J'étais alors un garçon de quinze ans qui languissait entre les murs d'un internat affublé d'un nom de saint, aux abords de la route de Vallvidrera. À l'époque, le quartier de Sarriá conservait encore l'aspect d'un petit village échoué sur la rive d'une métropole moderniste. Mon collège s'élevait en haut d'une rue qui montait du Paseo de la Bonavona. Sa façade monumentale évoquait davantage un château fort qu'une école. Sa silhouette anguleuse couleur d'argile était un empilement de tours, d'arcs et d'ailes tout en noirceur.

Le collège se trouvait au milieu d'un ensemble de jardins, de fontaines, de bassins croupissants, de patios et de pinèdes enchantées. Tout autour, des bâtiments sombres abritaient des piscines voilées d'une vapeur fantomatique, des gymnases noyés dans le silence et des chapelles ténébreuses où des effigies de saints souriaient au reflet des cierges. Le bâtiment principal avait quatre étages, sans compter les deux sous-sols ainsi que les combles réservés aux quelques prêtres qui faisaient encore fonction de professeurs. Les chambres des pensionnaires étaient au quatrième, le long de couloirs caverneux. Ces galeries interminables étaient plongées dans une pénombre perpétuelle, résonnant toujours d'un écho lugubre.

Je passais mes journées à rêver éveillé dans les salles de cet immense château, attendant le miracle qui se produisait quotidiennement à cinq heures vingt de l'après-midi. À cette heure magique, le soleil revêtait d'or liquide les hautes fenêtres. Une sonnerie annonçait la fin des cours et nous jouissions de presque trois heures de liberté avant le dîner dans le grand réfectoire. En principe, ce temps devait être consacré à l'étude et à la méditation. Durant toutes les années que j'ai passées dans ces murs, je ne me souviens pas de m'être livré, ne serait-ce qu'une seule fois, à l'une ou l'autre de ces nobles tâches.

C'était mon moment préféré. Trompant la surveillance du gardien, je partais explorer la ville. J'avais pris l'habitude de revenir au collège juste à temps pour le dîner, marchant dans les vieilles rues et les avenues

pendant que la nuit tombait autour de moi. Ces longues promenades me donnaient une sensation de liberté enivrante. Mon imagination volait au-dessus des constructions et montait jusqu'au ciel. Pour quelques heures, les rues de Barcelone, l'internat, ma chambre sinistre du quatrième étage s'évanouissaient. Pour quelques heures, avec seulement deux ou trois sous en poche, j'étais l'individu le plus fortuné de l'univers.

Mon chemin me conduisait parfois vers ce que l'on appelait alors le désert de Sarriá, qui n'était rien d'autre qu'un semblant de petit bois perdu dans un no man's land. La plupart des vieilles maisons de maître qui avaient jadis peuplé le nord du Paseo de la Bonavona restaient encore debout, même si ce n'étaient plus que des ruines. Les rues qui avoisinaient le collège traçaient une ville fantôme. Des murs envahis par le lierre défendaient l'accès de jardins sauvages au milieu desquels s'élevaient des résidences monumentales. Propriétés envahies par les mauvaises herbes, livrées à l'abandon, où la mémoire paraissait flotter comme une brume qui refuse de partir. Beaucoup de ces grandes résidences n'attendaient plus que leur destruction, et un grand nombre avaient été pillées au long des années. Quelques-unes, pourtant, étaient encore habitées.

Ses occupants étaient les membres oubliés de grandes familles ruinées. Des gens dont les noms s'étaient étalés sur quatre colonnes de *La Vanguardia* au temps où les tramways suscitaient encore la méfiance qui accompagne toute invention moderne. Des otages

de leur passé moribond, qui refusaient d'abandonner leur navire à la dérive. Ils n'osaient pas mettre les pieds hors de leurs demeures croulantes, de peur que leur corps ne parte en cendres, emporté par le vent. Prisonniers, ils végétaient à la lueur des candélabres. Parfois, quand je passais en me hâtant devant ces grilles rouillées, il me semblait que des regards méfiants me suivaient de derrière les volets dont la peinture n'était plus qu'un souvenir.

Une après-midi, vers la fin de septembre 1979, le hasard fit que je décidai de m'aventurer dans une de ces avenues semées de grandes villas modernistes que je n'avais pas encore explorées. La voie décrivait une courbe qui se terminait par une grille pareille à beaucoup d'autres. Au-delà s'étendaient les vestiges d'un ancien jardin marqué par des décennies d'abandon. À travers la végétation, on apercevait la silhouette d'une maison de deux étages. Sa façade noircie s'élevait derrière une fontaine portant des sculptures que le temps avait revêtues de mousse.

La nuit tombait et l'endroit me parut quelque peu sinistre. Il y régnait un silence mortel : seule la brise chuchotait un avertissement sans paroles. Je compris que j'étais entré dans une des zones « mortes » du quartier. Je décidai que le mieux serait de revenir sur mes pas et de rentrer au collège. J'en étais à hésiter encore entre le bon sens et la fascination morbide que ce lieu exerçait sur moi, quand j'aperçus deux yeux jaunes qui brillaient dans l'ombre, plantés sur moi comme des poignards. Ma gorge se serra.

Le pelage gris et velouté d'un chat se dessinait, immobile devant la grille de la demeure. Un petit moineau agonisait entre ses crocs. Une clochette d'argent pendait au cou du félin. Son regard m'étudia durant quelques secondes. Puis il fit demi-tour et se faufila entre les barreaux de métal. Je le vis disparaître dans l'immensité de cet Éden maudit, emportant le moineau pour son dernier voyage.

La vision de cette petite bête hautaine qui avait semblé me défier m'impressionna. À en juger par son pelage lustré et sa clochette, il devait avoir un propriétaire. Peut-être cette demeure abritait-elle autre chose que les fantômes d'une Barcelone disparue. Je m'approchai et posai les mains sur les barreaux de l'entrée. Les dernières lueurs du crépuscule éclairaient la trace que les gouttes de sang du moineau avaient laissée dans cette jungle : des perles écarlates dessinant un chemin dans le labyrinthe. J'avalai ma salive. Ou, plutôt, j'essayai. J'avais la bouche sèche. Je sentais mon sang battre très fort dans mes tempes, comme s'il savait quelque chose que j'ignorais. Là-dessus, la grille céda sous mon poids et je compris qu'elle n'était pas fermée à clef.

Tandis que je faisais le premier pas vers l'intérieur, la lune éclairait les visages livides des anges de pierre de la fontaine. Ils m'observaient. Mes pieds restèrent rivés au sol. Je m'attendais à ce que ces créatures bondissent de leurs socles et se transforment en démons armés de griffes de loup et de langues de serpent. Rien de cela n'arriva. Je respirai profondément et considérai de

nouveau la situation : ou je parvenais à maîtriser mon imagination, ou, plus raisonnablement, je renonçais à ma timide exploration de cette propriété. Une fois de plus, quelqu'un décida pour moi. Un son céleste se répandit comme un parfum sur les ombres du jardin. J'écoutai ce murmure et discernai un chant accompagné au piano. C'était la voix la plus merveilleuse que j'avais jamais entendue.

La mélodie me parut familière, mais je ne parvins pas à la reconnaître. La musique venait de la maison. Je suivis sa trace hypnotique. Des rais de lumière vaporeuse filtraient de la porte entrouverte d'une galerie vitrée. Je reconnus les yeux du chat qui me fixaient du haut de l'appui d'une fenêtre du premier étage. J'approchai de la galerie éclairée d'où provenaient ces sons indescriptibles. La voix d'une femme. Le halo ténu de cent bougies éclairait l'intérieur d'une lumière vacillante. Il révélait le pavillon doré d'un antique gramophone sur lequel tournait un disque. Sans réfléchir à ce que je faisais, je me surpris moi-même en pénétrant dans la galerie, captivé par cette sirène prisonnière du gramophone. Sur la table qui portait l'appareil, je distinguai un objet brillant et sphérique. C'était une montre de poche. Je la pris et l'examinai à la lueur des bougies. Les aiguilles étaient arrêtées et le boîtier brisé. Elle me parut être en or et aussi vieille que la maison elle-même. Un peu plus loin, un grand fauteuil me tournait le dos, faisant face à une cheminée au-dessus de laquelle je pus distinguer un tableau représentant une femme vêtue de

blanc. Ses grands yeux gris, tristes et sans fond dominaient la pièce.

Tout à coup, l'enchantement vola en éclats. Une silhouette se leva du fauteuil et se tourna dans ma direction. Une longue chevelure blanche et des yeux brillants comme des braises scintillèrent dans l'obscurité. Je parvins seulement à voir deux immenses mains blanches qui se tendaient vers moi. Pris de panique, je me précipitai vers la porte, je heurtai le gramophone et le fis tomber. J'entendis l'aiguille lacérer le disque. La voix céleste se brisa avec un gémissement infernal. Je courus vers le jardin, sentant ces mains frôler ma chemise, et je le traversai avec des ailes aux pieds et une peur qui brûlait dans chaque pore de mon corps. Impossible de m'arrêter. Je courus, encore et encore, jusqu'à ce qu'une violente douleur me tараude les côtes et que je comprenne que je ne pouvais presque plus respirer. Quand je m'arrêtai enfin, j'étais couvert d'une sueur glacée et les lumières du collège brillaient à trente mètres de là.

Je me glissai par une porte voisine des cuisines qui n'était jamais gardée et me traînai jusqu'à ma chambre. Les autres pensionnaires devaient déjà être au réfectoire depuis un bon moment. J'essuyai la sueur de mon front et, peu à peu, mon cœur retrouva son rythme habituel. Je commençais à me calmer quand quelqu'un frappa à la porte de la chambre.

— Óscar, il est temps de descendre pour le dîner, annonça la voix du père Seguí, le professeur qui faisait

pour moi office de tuteur, un jésuite rationaliste qui détestait jouer les policiers.

— Tout de suite, mon père. Juste une seconde.

Je me dépêchai d'enfiler la veste de rigueur et éteignis la lumière de la chambre. À travers la fenêtre, le spectre de la lune montait au-dessus de Barcelone. C'est seulement alors que je me rendis compte que je tenais encore la montre dans ma main.

Les jours suivants, cette maudite montre et moi devînmes des compagnons inséparables. Je l'emportais partout, et même la nuit je dormais en la glissant sous mon oreiller, dans la crainte que quelqu'un ne la trouve et me demande où je l'avais prise. Je n'aurais pas su quoi répondre : « Tu ne l'as pas trouvée, tu l'as volée », me chuchotait une voix accusatrice. « Le terme technique est vol avec violation de domicile », ajoutait cette voix qui, pour quelque étrange raison, présentait une ressemblance suspecte avec celle de l'acteur qui doublait Perry Mason.

Tous les soirs, j'attendais patiemment que mes camarades soient endormis pour examiner mon trésor. Quand le silence s'était fait, je scrutais la montre à la lueur d'une lampe de poche. Toute la culpabilité du monde n'aurait pu entamer la fascination que me produisait le butin de ma première aventure dans le « crime désorganisé ». La montre était lourde et semblait fabriquée en or massif. Le verre brisé suggérait un coup ou une chute. Je supposai que c'était cet impact qui avait mis fin à la vie de son mécanisme et

condamné les aiguilles à rester congelées pour l'éternité à six heures vingt-trois. Au revers, on lisait une inscription :

Pour Germán, en qui parle la lumière

K. A.

19.1.1964

L'idée me vint que cette montre devait valoir une fortune, et les remords ne tardèrent pas à me visiter. Ces mots gravés me donnaient l'impression d'être un voleur de souvenirs.

Un sombre jeudi de pluie, je décidai de partager mon secret. Mon meilleur ami au collège était un garçon au regard pénétrant et au tempérament nerveux qui insistait pour se faire appeler JF, bien que ces initiales n'aient que bien peu ou même rien du tout à voir avec son vrai nom. JF avait une âme de poète libertaire et un esprit si aiguisé qu'il lui arrivait parfois de se couper la langue avec. Il était de constitution si fragile que le seul mot *microbe* prononcé dans un rayon d'un kilomètre à la ronde suffisait pour qu'il s' imagine avoir attrapé une infection. Un jour, j'avais cherché dans le dictionnaire le mot *hypocondriaque*, et j'avais copié l'article.

— Je ne sais pas si tu es au courant, mais ta biographie figure dans le Dictionnaire de l'Académie royale, lui avais-je annoncé.

— Va donc plutôt chercher à la lettre *i* le mot *idiot*, et tu verras que je ne suis pas le seul à être célèbre, avait répliqué JF.

Ce jour-là, pendant la récréation de midi, nous nous glissâmes, JF et moi, dans la ténébreuse salle des fêtes. Nos pas dans le couloir central réveillaient l'écho de cent ombres marchant sur la pointe des pieds. Deux minces faisceaux de lumière tombaient sur la scène couverte de poussière. Nous nous assîmes au centre de cette tache lumineuse, face aux rangées de sièges vides qui se perdaient dans la pénombre. Le murmure de la pluie griffait les verrières du premier étage.

— Eh bien ? me lança JF. Pourquoi tout ce mystère ?

Sans dire un mot, je sortis la montre et la lui tendis. Il haussa les sourcils et observa l'objet. L'examen minutieux dura quelques instants, avant qu'il me le rende avec un regard intrigué.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demandai-je.

— Je pense que c'est une montre, rétorqua JF. Qui est ce Germán ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Je me mis en devoir de lui conter dans tous les détails ma récente aventure dans cette grande maison délabrée. JF suivit attentivement mon récit avec la patience et le sérieux quasi scientifiques qui le caractérisaient. Quand j'eus terminé, il sembla soupeser l'affaire avant de formuler ses premières impressions.

— Autrement dit, tu l'as volée, conclut-il.

— Ce n'est pas la question, objectai-je.

— Il serait intéressant de connaître l'opinion du dénommé Germán.

— Le dénommé Germán est probablement mort depuis belle lurette, suggérai-je sans beaucoup de conviction.

JF se frotta le menton.

— Je me demande ce qui dit le Code pénal à propos du vol avec préméditation d'objets personnels et de montres portant une dédicace..., insista mon ami.

— Il n'y a pas eu de préméditation ni rien de tout ça, protestai-je. Tout s'est passé très vite, sans que j'aie le temps de réfléchir. Quand je me suis rendu compte que j'avais gardé la montre, il était trop tard. À ma place, tu aurais fait la même chose.

— À ta place, j'aurais eu un arrêt du cœur, rectifia JF, qui était plus doué pour la parole que pour l'action. En supposant que j'aie été assez fou pour pénétrer dans cette maison en suivant un chat luciférien. Tu te rends compte de tous les germes que peut vous refiler une bête comme celle-là ?

Nous gardâmes le silence pendant quelques secondes en écoutant l'écho lointain de la pluie.

— Bon, conclut JF. Ce qui est fait est fait. Tu ne penses pas retourner là-bas, n'est-ce pas ?

Je souris.

— Seul, non.

Mon ami ouvrit des yeux grands comme des soucoupes.

— Ah non alors ! Pas question !

Le soir même, après la fin des cours, nous nous échappâmes, JF et moi, par la porte des cuisines pour gagner la rue mystérieuse qui menait à la vieille

demeure. Les pavés étaient couverts de flaques et de feuilles mortes. Un ciel menaçant plombait la ville. JF n'en menait pas large et était encore plus pâle que d'habitude. La vision de ce lieu écarté, retenu dans les mailles du passé, réduisait son estomac au volume d'une bille. Le silence était assourdissant.

— Je pense que nous devrions faire demi-tour et nous éloigner d'ici, murmura-t-il en reculant de plusieurs pas.

— Ne fais pas ta poule mouillée.

— Les gens n'apprécient pas les poules à leur juste valeur. Sans elles il n'y aurait pas d'œufs ni de...

Soudain, le tintement d'une clochette flotta dans le vent. JF se tut. Les yeux jaunes du chat nous guettaient. Et aussitôt, la bête siffla comme un serpent, en sortant ses griffes. Les poils de son échine se hérissèrent et ses babines se retroussèrent sur les crocs qui, la fois précédente, avaient mis fin aux jours du moineau. Un éclair lointain alluma une flambée de lumière dans la voûte du ciel. JF et moi échangeâmes un regard.

Quinze minutes plus tard, nous étions assis sur un banc près du bassin du cloître de l'internat. La montre était toujours dans la poche de ma veste. Plus lourde que jamais.

Elle y resta tout le reste de la semaine jusqu'au samedi matin. Peu avant l'aube, je m'éveillai avec la vague sensation d'avoir rêvé de la voix captive du

gramophone. De l'autre côté de ma fenêtre, Barcelone naissait à la lumière dans un tissu d'ombres écarlates, une forêt d'antennes et de terrasses. Je sautai du lit et cherchai la maudite montre qui, depuis quelques jours, avait jeté comme un charme maléfique sur mon existence. Nous nous dévisageâmes mutuellement. Finalement, je m'armai d'une détermination qui ne nous vient que lorsque nous devons affronter des tâches absurdes, et je décidai de mettre un terme à cette situation. J'allais la rendre.

Je m'habillai en silence et traversai le corridor obscur du quatrième étage sur la pointe des pieds. Personne ne s'apercevrait de mon absence avant dix ou onze heures du matin. Et j'espérais bien être de retour avant.

Dehors, les rues gisaient sous ce trouble manteau de pourpre qui couvre les aurores de Barcelone. Je descendis jusqu'à la rue Margenat. Autour de moi, Sarrrià s'éveillait. Des nuages bas balayaient le quartier en capturant les premières lueurs dans un halo doré. Les façades des maisons apparaissaient dans les éclaircies de la brume et des amas de feuilles mortes qui tourbillonnaient çà et là.

Je ne tardai pas à trouver la rue. Je m'arrêtai un instant pour m'imprégner de ce silence, de cette étrange paix qui régnait dans ces confins perdus de la ville. Je commençais à sentir que le monde s'était arrêté comme la montre que je portais dans ma poche, quand j'entendis un bruit derrière moi.

Je me retournai et me trouvai devant une vision qui semblait échappée d'un rêve.

Une bicyclette émergeait lentement de la brume. Une fille en robe blanche montait la côte en pédalant dans ma direction. Dans le contre-jour de l'aube, je pouvais deviner les formes de son corps à travers le tissu de coton. De longs cheveux couleur de foin flottaient devant son visage. Je restai planté là, immobile, à la regarder s'approcher, comme un imbécile soudain frappé de paralysie. La bicyclette s'arrêta à quelques mètres. Mes yeux, ou mon imagination, suivirent le contour des jambes graciles tandis que leur propriétaire mettait pied à terre. Mon regard remonta le long de cette robe échappée d'un tableau de Sorolla pour s'arrêter aux yeux, d'un gris si profond que l'on pouvait s'y perdre. Ils me fixaient ironiquement. Je souris et lui offris mon plus bel air d'idiot du village.

— Tu dois être le garçon de la montre, dit la fille sur un ton qui s'accordait avec l'acuité de son regard.

J'estimai qu'elle devait avoir mon âge, peut-être un an de plus. Pour moi, deviner l'âge d'une femme était un art ou une science, bref tout sauf un réflexe banal. Son teint était aussi pâle que sa robe.

— Tu habites ici ? balbutiai-je en indiquant la grille.

Elle ne cilla pas. Ces yeux me transperçaient avec une telle force qu'il me fallut ensuite deux bonnes heures pour me rendre compte qu'en ce qui me concernait cette créature était l'apparition la plus fascinante que j'avais vue ou que j'espérais voir depuis que j'étais né.

— Et qui es-tu, toi, pour me questionner ?

J'improvisai :

— Je suppose que je suis le garçon de la montre. Je m'appelle Óscar Draï. Je suis venu la rendre.

Sans lui donner le temps de répondre, je tirai l'objet de ma poche et le lui tendis. La fille soutint mon regard pendant quelques secondes avant de le saisir. Je pus constater que sa main était blanche comme neige et qu'un anneau doré brillait à l'annulaire.

— Elle était déjà cassée quand je l'ai prise, expliquai-je.

— Ça fait quinze ans qu'elle est cassée, murmura-t-elle sans me regarder.

Quand elle me fixa de nouveau, ce fut pour m'examiner des pieds à la tête, comme on évalue un vieux meuble sorti d'un débarras. Quelque chose dans ses yeux me dit qu'elle n'accordait pas beaucoup de crédit à ma qualité de voleur ; elle me cataloguait probablement dans la catégorie des crétins ou des niais patentés. Elle haussa un sourcil tout en esquissant un sourire énigmatique et me rendit la montre.

— Puisque tu l'as volée, tu la rendras toi-même à son propriétaire.

— Mais...

— La montre n'est pas à moi, précisa-t-elle. Elle est à Germán.

La mention de ce nom fit apparaître la vision de l'énorme silhouette à la chevelure blanche qui m'avait surpris dans la demeure quelques jours plus tôt.

— Germán ?

— Mon père.

— Et toi, qui es-tu ? demandai-je.

— Sa fille.

— Je voulais dire : comment t'appelles-tu ?

— Je sais parfaitement ce que tu voulais dire, répliqua la fille.

Là-dessus, elle remonta sur sa bicyclette et franchit la grille de l'entrée. Avant de disparaître dans le jardin, elle se retourna brièvement. Ses yeux se moquaient carrément de moi. Je soupirai et la suivis. Une vieille connaissance me souhaita la bienvenue. Le chat me contemplait avec son mépris habituel. J'aurais voulu être un doberman.

Je traversai le jardin, escorté par le félin. J'échappai à cette jungle pour arriver à la fontaine aux chérubins. La bicyclette y était appuyée et sa propriétaire déchargeait un sac du panier fixé devant le guidon. Il sentait le pain frais. Elle sortit une bouteille de lait et s'agenouilla pour remplir un bol posé sur le sol. Comme une flèche, l'animal bondit sur son petit déjeuner. Il devait s'agir d'un rite quotidien.

— Je croyais que ton chat ne mangeait que des petits oiseaux sans défense, dis-je.

— Il les chasse. Il ne les mange pas. C'est une question de territoire, expliqua-t-elle comme elle l'aurait fait à un enfant. Ce qu'il aime, c'est le lait. Pas vrai, Kafka, que tu aimes le lait ?

Le félin kafkaïen lui lécha les doigts en signe d'assentiment. La fille sourit affectueusement tout en lui caressant le dos. Ce faisant, ses muscles se dessinèrent sous les plis de sa robe. Juste à cet instant, elle leva les yeux et me surprit en train de l'observer en me passant la langue sur les lèvres.

— Et toi ? Tu as pris ton petit déjeuner ? questionna-t-elle.

Je fis non de la tête.

— Alors, tu dois avoir faim. Tous les idiots ont faim. Viens, entre et mange quelque chose. Il vaut mieux que tu aies l'estomac plein quand tu devras expliquer à Germán pourquoi tu lui as volé sa montre.

La cuisine était une vaste salle située dans la partie arrière de la maison. Mon petit déjeuner inespéré consistait en croissants que la fille avait rapportés de la pâtisserie Foix, sur la place de Sarriá. Elle me servit un énorme bol de café au lait et s'assit en face de moi pendant que je dévorais ce festin avec avidité. Elle me contemplait comme si elle avait recueilli un mendiant affamé, avec un mélange de curiosité, de pitié et de méfiance. Elle ne mangea rien.

— Je t'ai déjà vu dans les parages, commenta-t-elle sans me quitter des yeux. Toi, et ce gamin souffreteux

et toujours effaré. Vous passez souvent dans les rues derrière chez nous quand vous sortez de l'internat. Parfois tu es seul, et tu chantonnes d'un air dégagé. Je parie que ça t'amuse beaucoup de te promener dans ce quartier perdu...

J'étais sur le point de trouver quelque chose de spirituel à lui répondre, quand une ombre immense se répandit au-dessus de la table comme un nuage d'encre. Mon hôtesse leva les yeux et sourit. Je restai immobile, la bouche pleine de croissant et le cœur jouant des castagnettes.

— Nous avons de la visite, dit-elle, amusée. Papa, je te présente Óscar Draí, voleur de montres amateur. Óscar, voici mon père, Germán.

J'avalai le croissant d'un coup et me retournai lentement. Une silhouette qui me parut très haute se dressait devant moi. Elle portait un complet d'alpaga avec gilet et cravate. Une chevelure blanche soigneusement rejetée en arrière lui tombait sur les épaules. Une moustache grise barrait un visage buriné et anguleux autour de deux yeux noirs et tristes. Mais ce qui la définissait réellement, c'étaient les mains. Des mains blanches d'ange, aux doigts fins et interminables. Germán.

— Je ne suis pas un voleur, monsieur, articulai-je nerveusement. Je vais tout vous expliquer. Si j'ai osé m'aventurer dans votre maison, c'est que je la croyais inhabitée. Une fois à l'intérieur, je ne sais pas ce qui s'est passé, j'ai entendu cette musique, enfin ce n'est pas tout à fait ça, mais bon, toujours est-il que je suis

entré et que j'ai vu la montre. Je ne pensais pas la voler, je vous jure, mais j'ai pris peur et quand je me suis rendu compte que je l'avais gardée, j'étais déjà loin. Enfin, je ne sais pas comment vous dire...

La fille souriait malicieusement. Les yeux de Germán se posèrent sur moi, obscurs et impénétrables. Je fouillai dans ma poche et lui tendis la montre, sûr que, d'un moment à l'autre, cet homme allait se mettre à crier et à me menacer d'appeler la police, la garde civile et le tribunal des mineurs.

— Je vous crois, dit-il aimablement en acceptant la montre et en s'asseyant à table près de nous.

Sa voix était douce, presque inaudible. Sa fille lui servit deux croissants sur une assiette avec un bol de café au lait pareil au mien. Ce faisant, elle posa un baiser sur son front tandis qu'il la serrait dans ses bras. Je les contemplai dans le contre-jour de la lumière qui filtrait des volets. Le visage de Germán, que j'avais imaginé comme celui d'un ogre, devint délicat, presque maladif. Il était grand et extraordinairement mince. Il me sourit d'un air affable tout en portant le bol à ses lèvres et, pendant un instant, je constatai qu'entre le père et la fille circulait un courant d'affection qui allait bien au-delà des paroles et des gestes. Un lien fait de silence et de regards les unissait dans l'ombre de cette maison, au bout d'une rue oubliée, où ils s'occupaient l'un de l'autre, loin du monde.

Germán termina son petit déjeuner et me remercia cordialement d'avoir pris la peine de venir lui rendre

la montre. Devant tant d'amabilité, je me sentis doublement coupable.

— Eh bien, Óscar, dit-il d'une voix fatiguée, ce fut un plaisir de faire votre connaissance. J'espère vous revoir par ici quand l'envie vous viendra de nous faire une nouvelle visite.

Je ne comprenais pas pourquoi il s'obstinait à me donner du « vous ». Il y avait quelque chose chez lui qui évoquait une autre époque, d'autres temps, où cette chevelure blanche avait rayonné et où cette demeure avait été un hôtel particulier à mi-distance de Sarriá et du ciel. Il me serra la main et prit congé pour s'enfoncer dans ce labyrinthe insondable. Je le vis s'éloigner dans le couloir en boitant légèrement. Sa fille l'observait en dissimulant la tristesse qui voilait son regard.

— La santé de Germán n'est pas très bonne, murmura-t-elle. Il se fatigue facilement.

Puis, tout de suite, elle effaça son expression mélancolique.

— Tu veux encore manger quelque chose ?

— Il se fait tard, dis-je, en combattant la tentation d'accepter n'importe quelle excuse pour prolonger mon séjour en sa compagnie. Je crois qu'il vaut mieux que je rentre.

Elle prit acte de ma décision et m'accompagna dans le jardin. La lumière matinale avait dissipé la brume. L'automne commençant teintait les arbres de couleurs cuivrées. Nous marchâmes vers la grille. Kafka ronronnait en nous suivant. Une fois là, elle resta à l'intérieur

de la propriété et me céda le passage. Nous nous regardâmes en silence. Elle me tendit la main et je la serrai. Je pus sentir le sang battre sous sa peau satinée.

— Merci pour tout, dis-je. Et pardon pour...

— C'est sans importance.

Je haussai les épaules.

— Alors...

Je redescendis la rue en sentant la magie de cette maison se détacher de moi à chaque pas que je faisais. Soudain, sa voix retentit dans mon dos.

— Óscar !

Je me retournai. Elle était toujours là, derrière la grille. Kafka était à ses pieds.

— Pourquoi es-tu entré chez nous l'autre soir ?

Je regardai autour de moi comme si j'espérais trouver la réponse écrite sur les pavés.

— Je ne sais pas, admis-je finalement. Le mystère, je suppose...

La fille eut un sourire énigmatique.

— Tu aimes les mystères ?

J'acquiesçai de la tête. Je crois que si elle m'avait demandé si j'aimais l'arsenic, ma réponse aurait été la même.

— Tu as quelque chose à faire, demain ?

Toujours en silence, je fis signe que non. Si oui, je trouverais bien une excuse. Comme voleur je ne valais pas un centime, mais comme menteur, je dois avouer que j'ai toujours été un artiste.

— Dans ce cas, sois ici à neuf heures, lança-t-elle en disparaissant dans les ombres du jardin.

— Attends !

Mon cri l'arrêta.

— Tu ne m'as pas dit comment tu t'appelles...

— Marina... À demain.

Je la saluai de la main, mais elle s'était déjà évaporée. J'attendis en vain que Marina réapparaisse. Le soleil frôlait le zénith, midi n'était pas loin. Lorsque j'eus compris qu'elle ne reviendrait pas, je pris le chemin du collège. Les vieux portails du quartier semblaient me sourire. Je pouvais entendre l'écho de mes pas, mais j'aurais juré que je planais à quelques centimètres du sol.